

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 56 (1952)

Artikel: Coup d'œil sur l'éducation américaine
Autor: Wilhelm, Bernard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684791>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Coup d'œil sur l'Éducation américaine

PAR BERNARD WILHELM

Une arrivée aux États-Unis

Au 31 du mois d'août, comme dans la chanson fameuse « le-31-du-mois-d'août », le bateau se prépare à l'arrivée à New-York. Dernières photos prises en compagnie, remises de pourboires au garçon de cabine et au steward, échanges d'adresses. Après le lunch, nous nous rendons sur la passerelle du pont avant et nous nous installons de façon à apercevoir New-York dès la première minute. L'impatience est grande chez chacun. Les jeunes Américaines, qui arborent aujourd'hui pyjamas et shorts, sont heureuses de revoir leur pays et chantent « Through Georgia » et « Tea for Two ». Le temps est splendide. Le « S. S. Washington », lentement, dépasse Sea Gate, Brooklyn. Enfin, la statue de la Liberté surgit de la brume bleue et ocre. Chaque passager la salue à sa façon, et les caméras ronronnent de tous côtés. Pour l'immigrant, pour l'Américain comme pour chaque étranger, c'est un moment d'intense émotion. Et je me surprends à chanter : « Car chaque jour est un jour de fête !... »

Manhattan ! Tous les gratte-ciel sont visibles maintenant. Le spectacle est magnifique. C'est ce que l'on a toujours imaginé. Lentement, les remorqueurs tirent le paquebot en remontant l'Hudson River. Sur chaque rive, les piers se succèdent. Un hélicoptère jaune, contrôlant le trafic du port, nous survole plusieurs fois. Lentement, le navire s'amarre au pier N° 14. A l'intérieur du navire débutent les formalités douanières. Après avoir répondu à la question traditionnelle : « Avez-vous l'intention d'assassiner le président des États-Unis ? », c'est avec un sonore : « Good luck to you ! » de l'officier de douanes que je reçois mon permis de débarquement. Embarquement dans un taxi au bout du pier. Et, sans transition, me voilà lancé en plein cœur de Manhattan, Broadway, les avenues, dans un trafic invraisemblable de taxis et de voitures fonçant d'un feu rouge à l'autre. Au onzième étage d'un building d'où l'on a une

perspective sur toute la 5^e avenue, je commence enfin et seulement à réaliser, que, vraiment, je suis de l'autre côté. Et le même soir, j'aurai déjà fait la connaissance du métro et des parkways, et aurai assisté à cette folie nouvelle qu'est la télévision. Première journée et premières heures de l'arrivée aux Etats-Unis, début d'un stage que je ne suis pas prêt d'oublier...

Nous étions 40 000

Il y avait en 1952 plus de 40.000 étudiants étrangers qui, comme nous, avaient la chance de séjourner aux Etats-Unis. Représentants de toutes races et de toutes nations, vivant côte à côte avec nos camarades américains dans les campus de leurs grandes universités et de leurs collèges, nous avons été envoyés aux Etats-Unis par l'entremise de nos propres gouvernements ou de grands organismes d'échanges universitaires : les Fondations Ford ou Rockefeller, l'Institute of International Education de New-York. Faisaient partie de notre contingent des savants réputés, des personnalités dirigeantes de leurs pays respectifs, de jeunes universitaires et même des gymnasiens frais émoulus.

Il y avait parmi ces 40.000 étudiants étrangers les héritiers des grandes fortunes occidentales, mais il y avait surtout des garçons et des filles qui avaient emprunté l'argent de leur voyage et qui bénéficiaient d'une bourse leur permettant de continuer leurs études dans le nouveau monde. La vie d'un étudiant étranger aux USA n'est pas toujours aisée, tant s'en faut. Elle est dure et exaltante tout à la fois. Dure, parce que le simple fait de vivre et de manger pose souvent les problèmes les plus insolubles. Elle est exaltante, parce que vivre aux Etats-Unis, c'est vivre une seconde naissance dans un pays où tout est neuf à vos yeux d'Européen. Il faut savoir être placé sur le même niveau que celui de vos camarades d'études américains, sans qu'il soit tenu compte des difficultés de langue, il faut savoir s'adapter rapidement au milieu, il faut enfin, en plus de ses études, savoir gagner sa vie de ses mains, de longues nuits durant, en temps de vacances, quand chacun s'amuse ou se repose. A ce propos, les emplois divers de bûcheron, de plongeur de restaurant, de manœuvre d'usine, de requilleur de maison de jeu ou d'ouvrier agricole que nous avons exercés successivement ont été pour nous non seulement le moyen de survivre au pays du dollar, mais bien plus que cela une expérience humaine qui nous a formés mieux que n'importe quel cours universitaire, et nous a permis, par delà les businessmen et les snobs de New-York, de prendre contact avec le vrai peuple américain, celui que ne connaissent pas nos journalistes européens à la recherche

rapide de sensation, ce peuple droit et simple de travailleurs à 60 dollars par semaine, d'employés, d'ouvriers, de commerçants, d'instituteurs qui, croyez-le, font partie au même titre que nous de la grande fraternité humaine.

Une nouvelle Rome

Au temps de la Renaissance, le dernier jalon de la formation du parfait humaniste consistait en un long séjour d'études en Italie. Le but de ce séjour était de lui permettre d'étudier aux sources mêmes notre civilisation latine. Il est intéressant d'étudier combien importante a été l'influence de ce contact italien sur notre civilisation occidentale, spécialement dans le domaine des arts et des lettres. Somme toute, ne faut-il pas chercher dans ce phénomène l'explication de l'essor extraordinaire de renaissance de notre monde occidental ?

Dans notre période moderne de développement scientifique et économique, ce sont les jeunes Européens qui vont aux Etats-Unis afin d'y poursuivre leurs études. Je crois que la raison profonde d'un tel stage n'est pas de nous permettre de nous spécialiser dans un champ d'activité restreint, mais plutôt de pénétrer la signification profonde du « phénomène américain », ce fameux « American Way of Life ».

Nous avons grandi, et nous avons été éduqués, — qui pourrait le nier —, dans un monde caractérisé par une intervention croissante de l'Etat dans la vie de l'individu, engendrant du même coup une perte de l'initiative privée. Non seulement, nous ne croyons plus l'individu capable de création, mais nous sommes à la recherche malade et malsaine de « sécurités ». Etudier le phénomène américain, cela nous amène fatalement à prononcer les mots de jeunesse, de force, d'optimisme, et fatalement aussi, à opposer ces mots à ceux de décadence et de médiocrité occidentale. Lorsqu'un monde se désagrège à un rythme sans précédent dans l'histoire mondiale, et que de grands empires croissent rapidement, n'est-il pas nécessaire d'étudier les forces dynamiques qui font croître ces empires ? L'histoire se répète : les Européens se tournent vers l'Amérique de la même façon que les Grecs se tournaient vers les Romains. Les Européens aiment à penser qu'ils préservent les valeurs intellectuelles et morales, alors que les Américains, selon eux, se tourneraient plus volontiers vers les valeurs matérielles.

Cependant, au milieu des difficultés présentes dans lesquelles se débat l'Europe, quelque chose de réjouissant éclaire l'atmosphère : c'est l'immense générosité du peuple américain, supportant sans trop se plaindre de lourdes charges financières

afin d'aider à hausser le niveau de vie de nations éloignées à des milliers de kilomètres de chez eux, et donnant aux Européens une chance d'étudier de près les fondements de leur force. (1) Cette anxiété qu'ont les Américains à vous montrer leurs grandes réalisations, ce qu'ils espèrent produire dans leurs fabriques, ce que sont leurs homes et leurs écoles, est une caractéristique de la mentalité d'outre atlantique. Nous avons souvent appelé nos amis là-bas des « missionnaires américains », parce que, animés d'une bonne foi désarmante, ils tâchaient de vous convaincre que leur pays était bien le plus beau du monde. Après avoir parcouru leur pays en tous sens, gardant le volant en mains des semaines d'affilée, force nous a été de reconnaître que, somme toute, ils n'avaient pas menti...

Bill, jeune Américain moyen

Qu'est-ce qui impressionne le plus l'étranger aux Etats-Unis ? Tout d'abord, c'est que la société américaine est caractérisée par une absence d'idéologie. L'Américain n'est pas doctrinaire. Il ne se livre pas à des jeux spéculatifs de l'esprit. Il est souple et dépouillé de préjugés. Et puis, il y a le fait que l'Américain possède quelques principes et idéaux dans lesquels il croit. Par exemple, il aura une foi inébranlable dans les destinées de son pays et dans le futur en général. Souvent, on a l'impression de se trouver devant l'optimisme naïf de quelqu'un qui n'a jamais eu à faire face au désespoir et à la destruction. Cette croyance dans le futur est cependant quelque chose qui dépasse le cadre de l'individu : c'est un espoir dans les destinées historiques d'un grand pays. Quelle source de puissance dans cet espoir, et combien il contraste souvent avec le pessimisme de certains peuples occidentaux ! Cette confiance en soi-même est la caractéristique d'un pays jeune.

Il est intéressant de constater par exemple, combien lourdes sont les responsabilités confiées à la jeunesse américaine dans le commerce et la vie quotidienne. A ce propos, permettez-moi de vous présenter mon ami Bill :

Bill est un garçon de quinze ans, solide, avec une bonne figure et des taches de rousseur qui font son désespoir ; avec

1) Sait-on par exemple que le produit de la vente de tous les immenses surplus de matériel américain liquidés après la deuxième guerre mondiale sur tous les continents a servi et sert encore à financer un programme spécial d'échange international d'étudiants, allouant des bourses par dizaines de milliers*? Aut.

une désinvolture nonchalante, il porte un vieux sweater qui a dû appartenir à sa grand'mère et à son père successivement. Ajoutez au tableau, les « blue jeans » ou salopettes aux multiples poches, les vieux mocassins informes, la démarche endormie et flegmatique et vous aurez le type du jeune Américain. C'est un samedi après-midi que j'ai fait la connaissance de Bill, alors que nous épluchions de compagnie des pommes de terre dans la cuisine de « Pat and George », le bar de « Market Street ». Je dois cependant faire une réserve quant au « bubble gum » de Bill, qu'il mâche à longueur de journée, placidement, pendant que je fume ma pipe. Eplucher des pommes de terre n'est pas la principale fonction de Bill ; chaque jour, au sortir de l'école, il enfourche son vieux vélo et commence la distribution de la « Gazette de Kingston », avec une dextérité qui force chaque fois mon admiration. Je suis sûr que son maître serait très étonné de constater avec quelle précision Bill tient sa comptabilité à jour, lui qui, en classe, est un cancre en maths.

Ainsi, Bill gagne durement chaque jour son argent de poche, comme le fait chaque kid. Il a acquis une situation autonome qui lui permet de s'acheter son « bubble gum » (chewing-gum) préféré, lui permet aussi de consommer un soda au drugstore (pharmacie-bazar) du coin lorsque l'envie lui en prend, et lui fait faire parfois quelques folies. Je le soupçonne même (ne le répétez pas !) de venir en aide à ses parents, d'aider d'autres copains, d'acheter des « candies » (sucreries) pour le vieux Joe. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais Bill n'a demandé un cent à son père pour le grand camp d'été. Bill accomplit actuellement son année de « Junior » dans la High School du village. A l'école, il est président du club d'échecs, mais participe également aux activités du club théâtral et de l'atelier de travaux manuels.

Bill est un représentant typique des 30.000.000 de jeunes Américains qui, chaque jour, franchissent le seuil des établissements scolaires primaires et secondaires du pays. L'année scolaire 1952-53 enregistre un nombre d'inscriptions record dans l'histoire de la nation : plus de 1.700.000 nouveaux élèves, et il y aura en 1957-58 un total de 32.000.000 de jeunes Américains fréquentant les écoles publiques. Ces chiffres énormes ne manquent pas de créer des problèmes graves. Les Etats-Unis subissent actuellement une pénurie très grande de personnel enseignant ; ils manquent d'écoles et de crédits scolaires suffisants. Plus encore, devant la pression très forte exercée par des groupements politiques ou économiques, les éducateurs américains sont actuellement divisés et ne peuvent définir avec précision un programme d'éducation qui puisse être adopté par la nation tout entière.

La « Progressive Education »

L'Amérique du Nord, ce continent qui a produit les rois de l'acier et ceux des prairies de l'Ouest, le pays où de pauvres émigrants ont pu s'enrichir dans les mines d'or ou dans le traitement des détritiques de poubelles de Brooklyn, a été également le pays où l'on a érigé trop souvent le succès commercial en tant que vertu première. Aujourd'hui, les Etats-Unis ne sont plus le « Country of Opportunity » (le pays de la chance) des Morgan ou des Rockefeller. L'écroulement des cours de la bourse de Wall Street en octobre 1929, prélude à la grande période de dépression économique d'entre les deux guerres, a marqué du même coup la fin de l'expansion économique originelle des Etats-Unis, de cette expansion qui avait conservé les méthodes rudes et aventureuses des premiers pionniers. Rien d'étonnant à ce que toute l'éducation de cette époque porte les marques d'un pragmatisme souvent excessif, dont *William James* (1) fut l'un des admirateurs les plus fervents. Il écrivait : (2) « Un pragmatisme se détourne résolument d'un lot d'habitudes invétérées chères aux philosophes professionnels. Il se sépare de l'abstraction et de l'insuffisance des solutions verbales, des à priori, des principes fixes et des prétendus absolus. Vous devez être prêts à sortir de chaque mot sa valeur « cash » (au comptant) et la faire travailler avec votre expérience. » La propension malheureuse de W. James à utiliser des mots ronflants tels que « valeur cash » donna l'impression d'une éducation yankee orientée vers un matérialisme excessif et brutal. En vérité, William James offrait une philosophie de l'action convenant parfaitement au tempérament américain d'alors.

Plus tard, *John Dewey*, un empiriste de vieille date voua ses soins à l'étude des questions sociales. Il influença plus que tout autre l'éducation américaine. Ayant constitué en 1904 déjà des écoles nouvelles expérimentales à l'Université de Chicago, il expérimenta et enseigna ensuite à l'Ecole normale supérieure de l'Université de Columbia ce qui a constitué depuis la (3) « progressive Education ».

1) William James, philosophe américain, né à New-York en 1842, mort en 1911. Enseignement et études à Harvard, critique avisé de la théorie de l'effort de Maine de Biran. Oeuvre principale : « The Principles of Psychology ».

2) Tiré de : « The Will to Believe ».

3) « Progressive Education » peut être défini comme : l'enfant en tant que centre d'intérêt, par les concepts de liberté, d'activité personnelle. En psychologie, l'éducation progressive est définie par la phrase slogan : Apprendre par l'action (Learning by Doing). En philosophie sociale, elle accentue le point de vue du respect de l'individu et de la personnalité, ainsi que l'importance qu'il y a de transformer l'esprit de compétition en esprit de coopération.

Comme Frœbel, (1) Dewey prétend que l'école n'est pas forcément une *préparation à la vie*, mais bien la *vie propre de l'enfant*. Les programmes scolaires doivent être adaptés par conséquent aux « attitudes instinctives et impulsives » de l'enfant, ainsi qu'à toutes ses activités ; les activités manuelles doivent remplacer l'enseignement stérile par mémorisation.

Les Américains reconnaissent eux-mêmes volontiers n'avoir jamais eu une philosophie de l'éducation dont ils puissent revendiquer l'origine, mais ils affirmeront volontiers aussi avoir réussi à adapter avec succès, et ceci bien avant l'Europe occidentale, les plus récents progrès accomplis dans ce domaine. (2) L'école progressive américaine s'inscrit d'ailleurs parfaitement bien dans le cadre du mouvement de renouveau pédagogique européen.

A côté des *essentialistes* ou *pragmatiques* tendance Dewey, c'est-à-dire à côté de l'école publique d'Etat, existent encore deux autres tendances assez importantes pour être dignes d'être mentionnées : ce sont les *supernaturalistes* tout d'abord, c'est-à-dire le bloc compact de trois millions d'élèves fréquentant les « parochial schools » : les écoles confessionnelles catholiques. La minorité catholique aux Etats-Unis est extrêmement bien organisée et très influente. Ses écoles comptent parmi les meilleures du pays et haussent le niveau de l'enseignement sur le plan supérieur de l'éducation de l'âme et la primauté du spirituel. L'école *classiciste* dirigée par le jeune Président de l'Université de Chicago, le Dr Hutchkins, déplore le matérialisme de l'école essentialiste et prône un retour aux grands classiques. Partant de ce que le peuple américain est obsédé par l'amour du gain, le Dr Hutchkins s'élève passionnément contre ce qu'il définit comme étant un matérialisme médiocre de masse. Cependant, il lui est beaucoup plus difficile d'établir des règles constructives, et force est bien de reconnaître que toutes ses théories, en particulier celle d'un programme d'études basé sur la connaissance des 100 plus grands livres de la littérature mondiale, tiennent du domaine de l'utopie.

1) John Dewey, 1859-1952. Etudie à l'Université de Vermont, puis à John Hopkins University, Dr Hon. Causa des universités de Pékin, Wisconsin, Paris, National University, Professeur à l'Université de Michigan, puis à Chicago, enfin à Columbia. Son influence sur l'Education et la Philosophie américaine a été incalculable.

2) Quelques grands noms de l'Education américaine moderne : John Dewey, Chills, Hutchkins, William H. Kilpatrick ; quelques grands centres éducatifs : Standford, Columbia, Cornell, Yale, Michigan, Northwestern.

Quinze années de progrès

En 1951, au moment de débarquer dans le nouveau monde, nous avons quelques idées très claires et surtout très simples sur ce que pouvait être l'éducation américaine comparée à la nôtre. Est-il besoin de le dire, la comparaison jouait en notre faveur ! Une année plus tard, il a bien fallu avouer que le problème s'avérait beaucoup plus complexe.

Les deux systèmes d'éducation ne peuvent être comparés, puisque l'un recherche l'éducation par la sélection et l'autre l'éducation de la masse. Les Etats-Unis, adoptant la deuxième solution, donnent au *plus grand nombre possible* de jeunes une chance *d'étudier le plus longtemps possible*. Actuellement, le 70 % de la jeunesse américaine fréquente la « High School » (sorte de progymnase et de gymnase tout à la fois) jusqu'à l'âge de 18 ans. Elle y acquiert une formation semi-spécialisée qui lui permet de se lancer dans la vie ou de s'inscrire aux cours d'une université. Le « retard » (par rapport à nos programmes) causé par les programmes beaucoup plus aérés de la High School américaine est compensé à partir de 18 ans, lorsque l'étudiant se trouve à l'université.

En tant qu'Européens, nous sommes flattés de constater que notre niveau intellectuel, à âge égal, est incontestablement supérieur à celui des Américains. Et pourtant, lorsqu'on en vient à examiner le programme d'études de nos gymnasiens ou de nos normaliens, qui ont souvent plus de 35 heures de cours hebdomadaires, et que l'on compare le dit programme avec les 18-20 heures de l'Américain, on envie ce dernier qui peut développer ses facultés par lui-même, s'intéresser à un domaine particulier, participer à des activités extra-scolaires. A côté de cette belle jeunesse américaine saine et vigoureuse, sûre d'elle-même, joyeuse et équilibrée, nous faisons, nous autres Européens, souvent figure de vieillards précoces. Ce contraste, nous en sommes sûrs, disparaîtra le jour où nous réserverons à l'adolescent la place qu'il doit occuper dans notre société en lui laissant un minimum d'initiative et lui inculquant davantage le sens des responsabilités.

Nous avons la conviction profonde que notre enseignement primaire et secondaire, dans ses méthodes et ses réalisations, a actuellement quinze ans de retard sur l'enseignement américain correspondant. Le dernier Congrès pédagogique jurassien tenu à Delémont en 1952 a démontré l'urgente nécessité d'introduire de nouveaux principes susceptibles de moderniser l'enseignement jurassien. Que demande-t-on ? L'adaptation des méthodes nouvelles, des locaux modernes, des moyens d'ensei-

gnement adaptés aux nouvelles techniques. Ces problèmes, répétons-le, ont été résolus aux Etats-Unis dès 1935, par la centralisation des écoles rurales, l'emploi des moyens audiovisuels, les tests, le programme des études sociales.

La Centralisation des Ecoles rurales ⁽¹⁾

Sous l'administration de Roosevelt et durant l'époque du New Deal, la mise en train du programme de centralisation des écoles rurales a bouleversé l'aspect du pays tout entier. Les petites écoles rurales supprimées (il n'en reste guère que 6000 actuellement dans tout le pays), on construit de grands buildings clairs et modernes pouvant contenir 5-800 élèves. Le pittoresque de la vieille classe unique a disparu, mais, pour qui a eu l'occasion de fréquenter de telles écoles où d'y enseigner, le nouveau système ne peut présenter que des avantages.

Chaque matin, les élèves sont amenés à l'école dans de vieux autocars peints en jaune vif, s'arrêtant devant chaque ferme et à chaque croisée de chemin. A midi, l'élève prend son repas dans la « cafeteria » du collège, et est reconduit en fin de journée chez lui par le vieux chauffeur sympathique qui, le matin même, est venu collecter les enfants dans un rayon d'une demi-heure.

La centralisation des écoles rurales a permis de donner aux enfants de la campagne, ceci pour la première fois dans l'histoire de la nation, un enseignement semblable à celui réservé aux enfants des villes, et a ainsi contribué à établir cette unité de pensée et d'action du peuple américain qui est une de ses grandes forces.

Les Moyens audio-visuels

Les moyens audio-visuels font partie intégrante de toute école américaine ; ils y ont acquis droit de cité. Chaque école centrale possède un coordinateur audio-visuel chargé de veiller à la répartition des disques, des films, des clichés, des appareils de cinéma, de projection, de radio et de télévision, d'enregistrement et de reproduction. Les écoles secondaires disposent de studios d'émission et d'enregistrement et travaillent de concert avec les postes émetteurs des environs.

Des entreprises privées fournissent à travers tout le pays le matériel audio-visuel à des conditions forfaitaires intéressantes. Dans chaque classe, élèves et maîtres ont à cœur de créer

1) En Suisse, une centralisation des écoles rurales se heurterait au particularisme communal. **Aut.**

des expositions permanentes, d'afficher les meilleurs travaux, ainsi que les centres d'intérêt. Visitant un jardin d'enfants d'une contrée rurale, j'ai vu une classe faisant la sieste s'éveillant graduellement au moment où la monitrice enclenchait l'appareil de cinéma sonore. Sur l'écran était projetée une histoire d'animaux à la Walt Disney. Les enfants s'éveillaient, passaient doucement du rêve à la demi-réalité, puis à la réalité elle-même. Triomphe des moyens audio-visuels !...

Les Tests

Les tests américains ont toujours eu le don de provoquer la douce hilarité des Européens. Les Américains, gens pratiques, les ont appliqués à chaque acte de leur vie. Ainsi, le jeune Américain recevant son premier test au jardin d'enfant disposera à 25 ans d'un dossier où toute son évolution physique et mentale sera retracée mois après mois.

Deux genres de tests sont administrés chaque semestre dans les écoles américaines : les *tests d'achèvement* (achievement tests) qui permettent d'évaluer le travail réalisé par l'élève au cours du semestre, et les *tests d'intelligence* (intelligence quota) mesurant l'âge mental de l'élève. La valeur des tests réside dans le fait qu'ils complètent de façon heureuse les notes conférées plus ou moins arbitrairement à l'élève. Précisons que les tests ne représentent pas un absolu en eux-mêmes, mais qu'ils doivent être interprétés.

Recevant un jour les tests d'achèvement complets d'une petite fille inconnue résidant à plus de 100 km. de distance, on nous confia la tâche d'interpréter à l'aide de graphiques et de tables le caractère et le développement de l'enfant. Après avoir établi un rapport de quelque dix pages, nous eûmes la permission de visiter l'école où étudiait l'enfant, de faire la connaissance de ses parents et de ses maîtres. Les résultats de cette visite furent étonnants, car ils confirmèrent exactement le rapport du test.

Le programme d'études sociales

La tendance pragmatique de l'école américaine la pousse à s'écarter de l'enseignement scolastique de disciplines telles que : l'histoire, la géographie, l'instruction civique. Le problème posé est cependant le suivant : Faut-il « prendre parti » dans notre société moderne, où faut-il s'en tenir à un enseignement conventionnel et traditionnaliste de l'arithmétique, des langues, de la géographie et d'autres disciplines ? Faut-il enseigner

franchement ce que sont les conflits du travail, l'hygiène, les sciences sociales ou économiques, le divorce, le crime, la guerre, l'éducation sexuelle ? Elevant le sujet, faut-il maintenir un statu quo ou faut-il chercher à changer les conditions d'existence de l'individu ?

La réponse à toutes ces questions est aujourd'hui nette : les sciences sociales sont enseignées dans la majorité des écoles publiques. Elles permettent un développement harmonieux des programmes et contribuent grandement à l'assimilation de l'enfant dans le milieu environnant.

L'autre aspect de la question

Le progrès certain de l'école primaire et moyenne américaine comparé à notre système d'éducation ne nous fait cependant pas oublier les grands problèmes agitant actuellement l'enseignement américain. Comme jamais ce ne fut le cas auparavant, il doit faire face à d'intenses pressions visant à lui restreindre sa liberté d'opinion.

Citons la maladie de la phobie du communisme propagée par des Mc Carthy ou des Allen Zoll, poussant ses investigations partout et empoisonnant de suspicion les communautés les plus paisibles. Citons également les censeurs de livres, les iconoclastes, et les nationalistes forcenés représentés par les puissantes associations se nommant : « American Legion » et « The Daughters of the American Revolution ». Citons enfin des caractères originaux tels que R. C. Hoiles, De Santa Ana, Californie, qui prétend tout simplement vouloir supprimer tout crédit financier de l'Etat aux écoles publiques.

A Scarsdale, New-York, les écoles ont été accusées de subir des infiltrations communistes, à Los Angeles, elles ont été attaquées parce que consacrant des programmes à l'O. N. U., à Ferndale, Michigan, l'opposition s'est faite sous forme de plaintes contre les programmes de tests, d'éducation sexuelle et de discipline. A Houston, Texas, l'école publique a été qualifiée de « foyer de propagande socialiste » ; en d'autres endroits, certains groupements politiques ou industriels condamnent les livres de classe, les accusant de ne pas accentuer suffisamment la théorie de l'américanisme pur. Enfin, dans certaines villes et certains centres scolaires, de grandes controverses ont mis aux prises partisans et détracteurs des programmes et budgets scolaires.

Comme dit précédemment, les Etats-Unis doivent aussi faire face à une grave pénurie de personnel enseignant. Alors que 150.000 maîtres sont demandés chaque année, 35.000 seulement sortent des « Teachers Colleges » et entrent dans la profession. La raison : aux USA comme ailleurs, les salaires historiquement

bas et les restrictions imposées à la vie privée font que jeunes gens et jeunes filles se tournent vers des professions offrant plus de dynamisme et de possibilités d'avancement. Le salaire moyen d'un maître est actuellement de 3.290 dollars. A titre de comparaison, un ouvrier lamineur de l'Etat de Mississipi gagnera 378 dollars par mois, un plombier 360, un policier 230, alors qu'un instituteur recevra 122 dollars. Les meilleurs salaires sont ceux de l'Etat de New-York : moyenne 4500 dollars, les plus bas ceux du Mississipi : moyenne annuelle 1475 dollars.

De l'opinion même des étudiants, les principaux désavantages de la profession sont : salaires trop bas comparativement à d'autres métiers, longue période de préparation, peu ou pas de chances d'avancement, grosses responsabilités, monotonie du travail et restrictions quant à la vie privée. Ce dernier élément paraît jouer un rôle primordial, puisque le 44 % des jeunes gens et le 38 % des jeunes filles estiment que l'enseignement constitue un empêchement sérieux au mariage. Garçons et filles s'accordent à dire que la situation même de l'instituteur devrait être examinée sous un angle plus large ; le fait d'être appelé à enseigner dans une localité ou dans un centre ne devrait pas obliger le pédagogue à être lié corps et âme à cette région ; le mariage ne devrait pas constituer un empêchement à la pratique de l'enseignement et rien ne devrait s'opposer à ce que le maître d'école se consacre à d'autres occupations pendant ses vacances.

Les Européens ignorent certainement que la guerre de Corée a eu des effets presque désastreux sur le développement des écoles américaines. En effet, nous croyons savoir qu'on manque des crédits nécessaires à la construction de nouvelles écoles et que près de trois millions d'enfants ne jouissent pas actuellement des bienfaits d'une éducation adéquate, faute de locaux. Comme c'est le cas dans l'organisation du travail en fabrique, on procède à la constitution d'équipes. Le lecteur de cette relation s'étonnera peut-être d'apprendre que plus de quatre cent mille enfants américains sont dans l'impossibilité de suivre régulièrement les leçons d'une école pendant toute la journée ; ils ne bénéficient que d'une demi-journée, dans certains cas que d'un tiers de journée d'enseignement. C'est d'ailleurs bien ce qui ressort d'un commentaire dû à la plume autorisée de M. le Dr Walter Maxwell, secrétaire de l'Arizona Education Association :

« Dans de nombreuses écoles, j'ai vu des files d'enfants alignés devant la porte d'entrée de l'école, rejoignant leurs places en classe au moment où la première équipe en sortait, exactement comme en fabrique ».

Nous nous en voudrions, cependant, de mettre un point final à ce « Coup d'œil sur l'éducation américaine » en restant

sur cette note pessimiste. Au contraire, à l'instar des Américains, nous voulons rester optimiste et enthousiaste et citer, en terminant, une parole de William F. Russel, Doyen de l'Ecole normale supérieure de l'Université de Columbia : « Notre problème n'est autre que d'encourager l'éducation en vue d'assurer une meilleure défense du pays. Toute la difficulté réside dans l'accomplissement de cette tâche. Je souhaite ardemment — je crois même au miracle — que nous puissions avec courage surmonter les grosses difficultés qui jalonnent notre route ».

Porrentruy et Berne, février 1953.

Bibliographie

- Mc Call*, « Save our School », par John Bainbridge, Sept. 1952.
- The New-York Times*, « Education in Review », par Benjamin Fine, 14. 10. 1951.
- Ibid.*, « Rearming Saps School Gains as Rolls and Costs still Soar », par Benjamin Fine, 14. 1. 1952.
- Ibid.*, « Teacher Shortage Confronts Nation », par Benjamin Fine, 26. 2. 1952.
- Frederick C. Irion*, « *Public Opinion and Propaganda* », Thomas Y. Crowell Company, New-York, 1950.
- John L. Childs*, « *Education and Morals* », Appleton Century Crofts, New-York, 1950.